

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE
Au bureau, place du Marché-
Noir, et chez MM. DUBOSSE,
JAVAUD, GÉFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.

Saumur. par la poste.
Un an. . . 18f. » 24f. «
Six mois. . 10 » 15 «
Trois mois. 5 25 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

AFFAIRES D'ORIENT.

Nous recevons par Marseille, le 27 février, les nouvelles suivantes :

« Constantinople, 15 février.

» Un convoi portant 10,000 hommes de l'armée turque est prêt à partir pour Batoum. — Le froid, qui a augmenté, a ralenti partout les hostilités. — Les Russes cherchent à conclure un traité d'alliance avec les Afghans contre l'Angleterre. — Khiva résiste. »

« Toulon, 27 février.

» On prépare des bateaux à vapeur pour transporter plusieurs régiments de cavalerie. — On travaille à l'arsenal nuit et jour. — Havas.

D'après diverses dépêches, reçues par les feuilles anglaises, le prince Paskiewitch serait nommé au commandement en chef du Danube. L'ordre aurait été envoyé à l'escadre russe de ne rechercher ni éviter une collision avec les escadres alliées.

Le Scheik Ul-Islam a avancé 100 millions de piastres à la Porte, et il exprime l'intention de faire d'autres sacrifices. — Havas.

Il résulte d'un exposé fait par le major Jonval, dans le *Moniteur de la flotte*, sur Sébastopol, au point de vue militaire et maritime que :

« L'ensemble des ouvrages de défense est garni, en ce moment, d'environ huit cents bouches à feu, dirigées presque toutes vers la mer, la défense par terre étant d'une incontestable faiblesse. Toutefois, à part les batteries en terre, moins nombreuses que les autres, la construction des batteries en pierre est, sous beaucoup de rapports, défectueuse, et le tir d'un grand nombre de pièces, par suite de leur mauvaise disposition, serait paralysé.

» On doit donc regarder Sébastopol comme une place très-forte et très-importante, mais non comme une place imprenable, ainsi qu'ont cherché à l'établir tous les écrivains russes. En présence des immenses ressources d'attaques dont les progrès de la marine et des différentes branches de l'art de la guerre permettent de disposer, elle a des points trop vulnérables pour mériter ce nom. »

INTÉRIEUR.

Paris, 28 février.

Un décret impérial autorise la société anonyme,

formée à Paris sous le nom de *Compagnie linière de Pont-Remy*. (Somme.) — Havas.

Lord Raglan est arrivé à Paris, où il se concerta avec le corps de l'armée auxiliaire française destinée pour l'Orient. Il est accompagné par lord de Ros, qui restera plus longtemps à Paris. Sir Baldwin Walker s'est également rendu à Paris pour concerter les opérations maritimes avec nos alliés les Français. — Havas.

EXTÉRIEUR.

ESPAGNE. — Notre correspondance particulière de Madrid, du 22 février, nous apporte des détails fort circonstanciés sur les derniers événements qui ont eu lieu à Saragosse. Elle s'exprime en ces termes :

« Une insurrection militaire vient d'éclater à Saragosse ; elle a été promptement et énergiquement réprimée, et force est restée à la loi. Depuis que le général Jose de la Concha s'était arrêté à la Alumbio, le gouvernement qui avait eu avis de ses démarches, à Saragosse, pensait que quelque mouvement séditieux ne tarderait pas à éclater dans cette ville. En conséquence, certaines mesures de précaution avaient été adoptées, et notamment, il avait été ordonné que le régiment de Cordoue, commandé par le brigadier Horre, sur la fidélité duquel on avait des soupçons, serait envoyé à Pampelune. Le 20 de ce mois, le régiment de Cordoue devait quitter Saragosse pour sa nouvelle destination. C'est précisément ce même jour, à 11 heures 1/2 du matin, que le régiment s'est soulevé, son colonel en tête. L'insurrection a éclaté dans la caserne, et le régiment s'est emparé du fort dit la Aljaferia. Le régiment s'étant rendu maître du pont de l'Èbre, arrêtait et armait tous les bourgeois qui venaient à passer de ce côté.

Le reste de la garnison n'a pas pris part au mouvement. Depuis midi jusqu'à la nuit, le régiment de Cordoue, d'une part, et, de l'autre, les troupes fidèles de la garnison se sont préparés à la lutte ; dans la soirée, le brigadier Horre, voyant que la ville ne se prononçait pas, et désirant sortir d'une position de plus en plus critique, s'est avancé avec une demi-compagnie vers la place de la Seo, où il a été reçu par un feu très-vif du régiment des grenadiers, sous les ordres du brigadier marquis de Santiago. A cette première décharge, le brigadier Horre est tombé mort. Il avait reçu trois balles, et le cheval qu'il montait en avait reçu quatorze. Le

désordre n'a pas tardé à se mettre dans les rangs de l'insurrection et la tranquillité s'est rétablie. On ne connaît pas le nombre des tués et blessés. Il n'a pas été proféré un seul cri de nature à faire reconnaître le drapeau des rebelles. Le gouvernement, informé de ce qui venait de se passer, a proclamé l'état de siège dans les provinces. A la date des dernières nouvelles de Saragosse, toutes les positions des insurgés avaient été enlevées ; ces derniers ont pris la fuite, la cavalerie les poursuit.

Quelques arrestations ont eu lieu à Madrid ; on cite notamment comme arrêtés, plusieurs membres de l'opposition, et quelques directeurs de journaux. Plusieurs généraux sont, dit-on, envoyés en quartier sur divers points, où une résidence forcée leur est assignée. — Havas.

— On écrit de Madrid, le 23 février. — On ignore encore le chiffre exact des victimes des événements de Saragosse. Le conseil des ministres est en permanence au ministère de la guerre. Les généraux Marzano, Serrano, Roguera et Zavala se rendent aux résidences forcées qui leur ont été assignées par le Gouvernement.

On signale parmi les personnes arrêtées à Madrid, MM. Gonzalès-Bravo et Alexandre Castro, membres du Congrès ; le général Manzanol et M. Rancé, l'un des rédacteurs du journal le *Diario español*. On cite aussi les noms d'un grand nombre d'écrivains politiques moins connus. Des ordres d'arrestation ont été lancés contre MM. Rios et Rosas et le général Serrano, sénateurs ; contre MM. Coello, Rua, et d'autres directeurs de feuilles périodiques. On s'attendait à voir publier prochainement des mesures de repression contre la presse. — Havas.

ITALIE. — On lit dans l'*Annotator friulano* :

« Le prince Doria Pamphili, propriétaire de la magnifique villa qui porte son nom, et qui forme la promenade de prédilection de l'armée d'occupation, a voulu honorer la mémoire des soldats français qui ont été tués en 1849 au siège de Rome ; c'est pourquoi il a décidé de faire élever sur le terrain occupé par cette villa un monument destiné à perpétuer le souvenir de ces braves. Le prince Doria est assurément un de ceux qui eurent le plus à souffrir, en 1849, des désastres inévitables de la guerre ; nul autre des princes romains n'en a subi les conséquences au même point. Les combats acharnés dont cette villa a été le théâtre y ont saccagé les plantes, les jardins, les fontaines, et les dommages causés au palais en ont fait une ruine qu'il sera difficile de réparer.

FEUILLETON

LE ROI DES MÉNÉTRIERS.

(Suite.)

Peu de temps avant sa cruelle mésaventure dans les montagnes du Harz, une épidémie dangereuse s'était déclarée à Gœttingue. Vainement les médecins expérimentés de la ville avaient-ils cherché à en arrêter les progrès ; elle avait défié toute leur science et fait chaque jour de nouvelles victimes. Alors la population, poussée au désespoir, accusa des malfaiteurs d'avoir empoisonné les fontaines, accusations si ordinaires dans les circonstances pareilles, en Allemagne et ailleurs. La voix du peuple désigna Carl Blum comme un des coupables, et une foule furieuse de gens du peuple, d'étudiants, de femmes, s'était dirigée vers sa maison pour le massacrer. C'était en fuyant la fureur du peuple et en cherchant une retraite sur le Brochen qu'il était tombé dans le ravin, où il il eût péri bientôt si Frantzia ne fût venue à son secours.

En apprenant ces détails, le bailli, malgré son humanité, avait senti une violente tentation de faire transporter dans quelque ville voisine un hôte si compromettant. Mais Frantzia lui représenta le danger pour le blessé d'une pareille mesure ; elle supplia son père qui finit par consentir à tout ce qu'elle voulut. Carl resta donc à la Maison-du-Comte, où, grâce aux soins qu'on lui prodia-

gua, surtout aux attentions charmantes de Frantzia, il parvint à se rétablir lentement.

A mesure que sa convalescence avançait, les défiances dont il avait d'abord été l'objet chez Hermann Stengel, s'évanouissaient peu à peu. Carl se montrait triste, mélancolique ; les derniers événements lui avaient donné une profonde aversion pour l'humanité en général ; mais les marques d'intérêt qu'il recevait sans cesse adoucièrent les plaies de son âme. Il devint doux, bienveillant, et manifesta une vive reconnaissance à ses nouveaux amis. A la suite d'une explication qu'il eut avec le justicier, celui-ci commença à prendre sa défense en toute occasion contre les préventions des gens du voisinage. Bref, lorsque le vieillard fut enfin guéri de ses blessures, la séparation devint également pénible aux bienfaiteurs et à l'obligé.

Carl était sans parents, sans amis ; il n'osait retourner dans la ville où il avait éprouvé de si cruelles injustices ; il avait trouvé dans la solitude du Harz le repos, l'affection, les soins expressés dont il sentait tout le prix.

Le bailli, de son côté, se plaisait beaucoup dans la compagnie d'un homme de son âge, profondément versé dans l'étude des sciences, d'un commerce facile et agréable. Il pria donc son hôte de prolonger encore un peu son séjour à la Maison-du-Comte ; le vieillard y consentit avec plaisir, et, de prolongation en prolongation, il y resta cinq ans, jusqu'à ce qu'il mourut, accablé par

l'âge et les infirmités. Pendant ce long espace de temps, Carl Blum avait aidé le bailli dans les soins qu'il donnait à l'éducation des deux enfants, et le bon père lui-même n'eût pu le surpasser en zèle et en affection. Mais Frantzia, moins vive et moins étourdie que son frère, avait profité plus particulièrement de ses leçons. D'ailleurs, Carl n'oubliait pas quelles immenses obligations il devait à cette charmante enfant ; souvent il s'attendrissait à contempler sa petite bienfaitrice ; on avait vu de grosses larmes rouler sur ses joues ridées, quand elle lui donnait quelques marques de respect et de tendresse ; aussi était-ce d'elle qu'il s'était surtout occupé. Il lui avait enseigné des connaissances qui ne sont pas d'ordinaire l'apanage des femmes, mais qui s'accordaient avec l'esprit sérieux de la jeune fille. Il lui avait révélé les propriétés des plantes et des minéraux dont abonde le Harz ; il lui avait donné une idée de la médecine et appris le moyen de guérir les maladies les plus vulgaires.

C'était donc à Carl Blum que Frantzia devait les connaissances médicales dont elle faisait usage en faveur des pauvres montagnards, et cette origine même les rendait légèrement suspects.

On racontait entre autres choses qu'avant même d'expirer, il avait fait venir Frantzia dans sa chambre, et que là, après s'être entretenu avec elle pendant plusieurs heures, il lui avait remis un objet de petite dimension et soigneusement enveloppé, en lui adressant des recommandations pressantes que personne n'avait été à portée

» Rentré en possession de sa propriété, le prince Doria Pamphili eut la religieuse idée d'élever un tombeau qui rassemblerait les restes des militaires français tués sur les lieux et enterrés sur les divers points de son domaine. Le général en chef des troupes d'occupation lui accorda, avec un empressement bien naturel, la permission d'exhumer les corps de ces braves militaires, et tous les ossements furent réunis dans le mausolée érigé à cet effet; on y renferma également les croix, les signes et les emblèmes qui avaient servi à les distinguer dans leurs sépultures provisoires. Sur la face principale du monument, on lit l'inscription suivante :

« Ici reposent les défunts mortelles des Français qui ont succombé dans ces lieux pendant la guerre de mil huit cent quarante-neuf.

» Philippe-André, prince Doria Pamphili, par sentiment de piété chrétienne, leur a fait élever ce monument, l'an de grâce mil huit cent cinquante-un, le septième du pontificat Pie IX. Priez pour eux. »

» Le mausolée est en marbre blanc de Carrare et exécuté sur les dessins du jeune architecte André Busini. Une statue de M. Vergine, également en marbre comme le monument qu'elle surmonte, est due au ciseau de l'habile sculpteur Camille Pistrucci.

» Au-dessus du monument est une sorte de petit temple de pierre qui lui sert de voûte, et qui est soutenu par quatre colonnes de marbre. »

— Les journaux d'Italie, y compris ceux de Gênes du 24 et de Turin du 25 février, ne renferment pas de nouvelles importantes. La Reine et le Roi doivent rentrer à Turin, le 26. — Havas.

GRÈCE. — Une dépêche de Vienne, 26 février, annonce que les insurgés grecs ont pris la citadelle d'Artà. Une insurrection a éclaté à Grybos, dans le Negrepoint. — Deux officiers supérieurs et plusieurs officiers d'état-major ont rejoint les insurgés. — Enfin, une révolte aurait éclaté dans la Haute Egypte. — Havas.

PRUSSE. — Il est certain que dans la Courlande une armée russe prendra position sur la frontière de Prusse.

ANGLETERRE. — Le duc de Cambridge, dans le banquet qui lui a été offert par le Whites-Club, a prononcé quelques paroles remplies de noblesse et de patriotisme sur la juste cause embrassée par l'Angleterre, en Orient. — Havas.

CHRONIQUE LOCALE.

Par un décret en date du 25 février, ont été nommés :

Juges au Tribunal de commerce de Saumur : M. Tiffoine-Mercereau, en remplacement de M. Ratouis (Esprit), et M. Besson, suppléant actuel, en remplacement de M. Rallet-Laporte.

Suppléant au même siège : MM. Simon et Trouillard (Charles), réélus ; M. Dalloux, en remplacement de M. Besson, nommé juge, mais seulement pour le temps pendant lequel celui-ci devait encore exercer les fonctions de suppléant.

Le temps a favorisé, mardi, la cavalcade de charité. Un soleil printanier a permis aux toilettes de se montrer impunément; aussi, sur le passage de la troupe joyeuse, tous les balcons étaient-ils garnis, et les rues encombrées de curieux, la plupart étrangers à la ville.

d'entendre. On supposait cependant que l'objet légué si mystérieusement à la jeune adepte par le vieillard mourant était un talisman doué de toutes sortes de propriétés merveilleuses, et dont Frantzia, notamment, se servait pour opérer tant de cures réputées impossibles. Cependant, par une conséquence assez bizarre, on se gardait bien d'incriminer en quoi que ce fût la vertu si pure de l'innocente enfant.

S'il y avait de la sorcellerie dans son pouvoir, disait-on, cette sorcellerie était du fait de son maître, qui certainement brûlait au fond des enfers. Quant à elle, c'était un ange de pureté et de vertu contre lequel Satan ne pouvait prévaloir.

II.

Un soir de l'année 1763, deux ans environ après cette terrible guerre de Sept-Ans qui avait désolé l'Allemagne et le Hanovre en particulier, le bailli et sa fille étaient assis dans la salle commune ou stubé de la Maison-du-Comte. Le bailli Hermann occupait un grand fauteuil de bois en face d'une lourde table chargée de papiers.

C'était un homme de soixante ans environ, d'un remarquable embonpoint; son visage, frais et placide, s'évasait en un front large, agrandi encore par l'absence complète de cheveux sur le devant de la tête; son menton arrondi descendait en triple étage sous son rabat blanc de neige. Il était complètement vêtu de noir, comme il convient à un magistrat rigoureux sur le cha-

Comme chaque année, un peloton de lanciers ouvrait la marche; après eux un corps de Bedouins; derrière ceux-ci, un paysan peau-rouge, monté sur un âne, avec la gravité d'un philosophe du XVIII^e ou XIX^e siècle, précédait les brillants costumes de François I^{er}, de Louis XIV, des mousquetaires, des chevaliers moyen-âge, des baillis et de mille autres qui nous échappent; puis venaient les excentriques, le gentleman avec son habit, son chapeau, moitié noirs, moitié blancs, les dominos, les pierrots, etc.

Dans toutes les rues, de nobles et jeunes seigneurs, montant de brillants palefrois, qu'étaient pour les pauvres avec une grâce parfaite et vraiment engageante. — Les pièces de monnaie ont-elles répondu à cet appel généreux? nous l'espérons.

Les cavaliers étaient suivis de plusieurs chars: le premier, élégamment orné, avait quelque chose du luxe asiatique; des colonnes de verdure et de fleurs supportaient deux hamacs; sur l'un, un torc fumait négligemment sa pipe; sur l'autre, une odalisque reposait mollement étendue. — Puis c'étaient les autres chars où l'on remarquait divers costumes, des chevaliers, des marquis, des fashionables, etc., etc., etc.

Un peloton de cavaliers fermait la marche.

Vers 4 heures, la cavalcade revint à l'École; quand les chars furent rangés le long de la grille, les cavaliers entrèrent dans la cour. Après de brillantes évolutions, faites au son d'une harmonieuse musique, ils défilèrent devant M. le Général, qui, sur le balcon, était entouré d'une foule de dames et de fonctionnaires de la ville; puis le défilé eut lieu, pour le salut d'usage, et ils se séparèrent, mais en faisant dans le Chardonnet une charge, espèce de fantasia. — P. GODET.

M. d'Halluin, sur la demande de plusieurs personnes, a dû reculer sa dernière séance jusqu'à mardi prochain, 7 mars. — Comme nous l'avons dit, avant de reprendre ses cours à Paris, il a voulu résumer les leçons si intéressantes qu'il a données. — P. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Trieste, 28 février.

« Les nouvelles de Constantinople vont jusqu'à la date du 20.

» Omer-Pacha a été nommé généralissime de toutes les troupes qui opèrent sur le Danube.

» Le fils de Reschid-Pacha a reçu la haute faveur d'épouser une fille du Sultan.

» D'après un avis reçu de Trebizonde, le 13, le convoi turc escorté par des navires anglais et français est parti pour le fort Saint-Nicolas (Chekvétil).

» Les dernières dépêches d'Athènes portent la date du 24.

» Elles annoncent que des comités insurrectionnels ont été formés dans les provinces turco-grecques. La forteresse d'Artha tenait toujours.

» Le gouverneur de Cidonia a saisi un navire grec. — Havas.

FAITS DIVERS.

Outre Gérard, le tueur de lions, et le gendarme Vernet, qui a la spécialité des panthères, un troisième chasseur commence à se faire une renom-

mée aux dépens de l'une et de l'autre espèce. Il a quelques jours, notre chasseur est supplié de voir délivrer le pays de trois panthères, chez les Oued-Ben-Asenate.

Notre chasseur part, arrive et se met en embuscade pendant deux nuits consécutives. Ce fut à troisième seulement que l'ennemi se montra; il n'y avait qu'une panthère, mais forte et agile. M. Bonbonnel, pour l'attirer à portée de son arme, pinçait un chevreau, dont les cris plaintifs provoquaient ceux de sa mère, placée à quinze pas de là. Cependant, par un instinct particulier, à l'approche de la bête fauve, la pauvre chèvre parut frappée de mutisme, et les mauvais traitements exercés sur sa génitrice par le chasseur irrité ne réussissaient que difficilement à obtenir une répétition de la mélodie plaintive dont il avait besoin pour amener la panthère sous son feu.

A force de persévérance, l'animal féroce fut enfin attiré auprès de la chèvre, qu'il étrangla tout d'abord. A ce moment décisif, M. Bonbonnel, en voulant armer son fusil, rencontra la manche de son caban et perdit quelques secondes à surmonter cet obstacle. La panthère avait entendu le bruit, si léger qu'il eût été. Mais M. Bonbonnel se trouvait, cette fois, en mesure, et sa balle, entrée par le museau pour ressortir derrière la tête, jeta la panthère, sans vie, sur le corps de la chèvre, qu'elle venait de tuer. A la bénédiction des Arabes, qu'il a délivrés d'un terrible ennemi, se joindront les félicitations de tous ceux qui prisent le courage employé à des œuvres utiles.

On assure que M. Bonbonnel doit se remettre en chasse, à la prochaine pleine lune, pour débarrasser le canton des deux autres panthères qui y ont été signalées. Celle qu'il vient de tuer a été apportée à la préfecture. (Univers.)

— Nous lisons dans le *Saint-James Chronicle* du 21 février:

« Le nom d'un des vétérans de la Péninsule, appelé aujourd'hui à un commandement supérieur dans l'expédition destinée pour l'Orient, nous rappelle un trait, entre mille, de la générosité du caractère des Français, même dans la mêlée. Nous voulons parler de sir Colin Campbell. Tout jeune et alors simple lieutenant, Campbell prenait part, comme volontaire, à l'un des assauts donnés sans succès à la brèche de Saint-Sébastien. Il était arrivé au parapet, déjà blessé et son épée brisée entre les mains. Sa vie était à la merci d'un officier français dont l'épée menaçait sa poitrine.

» Le brave Français, remarquant l'extrême jeunesse de son adversaire, et, trop généreux pour tuer un blessé, s'écria: « Va blanc-bec! » Et l'ayant saisi au corps, il le lança dans le fossé, hors de la portée du feu. Campbell eut la jambe cassée, et le brave Français qui venait de l'épargner ainsi, tomba, un instant après, mortellement blessé. La nation anglaise doit la conservation d'un officier aussi distingué que sir Colin Campbell au brave et généreux Français qui n'a pas voulu frapper un adversaire blessé et désarmé, même sur la brèche, et qui, il y a tout lieu de le croire, a sacrifié sa vie pour sauver celle du jeune héros anglais. Que ne doit-on pas attendre de pareils alliés luttant auprès de nous, pour une cause commune et pour la bonne cause! »

— On lit dans le *Morning-Chronicle*:

Nous trouvons dans une lettre, écrite par l'agent

leur costume particulier. Un corset rouge emprisonnait sa taille élancée mais souple et musculeuse; son jupon de même étoffe, orné d'élégantes bandes de velours, était assez court pour laisser voir ses jambes fines dans leurs bas à coins brodés. Sa coiffure consistait en une petite toque de brocart d'argent, à fleurs vives, relevée par derrière d'un large nœud de rubans. Ses cheveux blond-cendré formaient deux longues nattes sur ses épaules.

Ce costume éclatant, cette coiffure nationale, que l'on voit encore sur les tombeaux et dans les anciens portraits des dames allemandes, avaient une richesse, une grâce exotique qui se rapportait exactement à ce qu'on raconte des vaporeuses fées du Nord.

Il était nuit depuis longtemps, un vent assez violent soufflait au dehors. La vieille servante Sara, après avoir lutté un instant contre le sommeil dans l'encoignure du poêle, venait de gagner sa chambre au rez-de-chaussée de la maison. Rodolphe Stengel n'était pas encore rentré. Mais le père et la sœur ne voyaient sans doute dans cette circonstance rien de contraire aux habitudes un peu dissipées du jeune homme, car ni l'un ni l'autre ne semblait s'en inquiéter. Le justicier était toujours plongé dans sa lecture, Frantzia dans sa rêverie. Ce silence durait déjà depuis longtemps, quand l'honnête bailli, indigné sans doute de quelque épisode de cette affreuse guerre de Sept-Ans, où tant d'horreurs avaient été commises, jeta le livre sur la table par un mouvement de chagrin et de colère. Frantzia leva la tête:

Bien que Frantzia fût par son rang et son éducation fort au-dessus des paysannes du voisinage, elle portait

pitre des convenances. Au sommet d'une pile de livres était arrangée méthodiquement sa volumineuse perruque à portée de sa main, afin qu'il pût s'en couvrir s'il survenait quelque visiteur d'importance. Il avait à la bouche une grosse pipe d'écume d'où s'exhalait une fumée bleue par bouffées régulières et cadencées; un livre nouveau, qui contenait une relation exacte des événements de la dernière guerre, était posé sur ses genoux. Il lisait avec gravité à la lueur d'une petite lampe à abat-jour, et il s'interrompait seulement par intervalles pour avaler un verre de bestekrug, la meilleure bière de toute l'Allemagne.

De l'autre côté de la table, dans le cône lumineux projeté par la lampe, Frantzia, assise sur un siège plus bas, mettait en ordre quelques plantes des champs récoltées dans sa promenade du jour. Elle les disposait avec soin entre des feuilles de papier brouillard pour les dessécher avant de les placer dans un bel herbier ouvert devant elle.

Son visage pâle, au profil grec, était légèrement incliné sur son ouvrage, et la lumière, la frappant obliquement, en accusait les lignes pures et harmonieuses. Ses paupières baissées voilaient ses yeux bleus de l'ombre de leurs cils, et ajoutaient encore à l'expression de profonde mélancolie empreinte en ce moment sur ses traits.

Bien que Frantzia fût par son rang et son éducation fort au-dessus des paysannes du voisinage, elle portait

leur costume particulier. Un corset rouge emprisonnait sa taille élancée mais souple et musculeuse; son jupon de même étoffe, orné d'élégantes bandes de velours, était assez court pour laisser voir ses jambes fines dans leurs bas à coins brodés. Sa coiffure consistait en une petite toque de brocart d'argent, à fleurs vives, relevée par derrière d'un large nœud de rubans. Ses cheveux blond-cendré formaient deux longues nattes sur ses épaules.

Ce costume éclatant, cette coiffure nationale, que l'on voit encore sur les tombeaux et dans les anciens portraits des dames allemandes, avaient une richesse, une grâce exotique qui se rapportait exactement à ce qu'on raconte des vaporeuses fées du Nord.

Il était nuit depuis longtemps, un vent assez violent soufflait au dehors. La vieille servante Sara, après avoir lutté un instant contre le sommeil dans l'encoignure du poêle, venait de gagner sa chambre au rez-de-chaussée de la maison. Rodolphe Stengel n'était pas encore rentré. Mais le père et la sœur ne voyaient sans doute dans cette circonstance rien de contraire aux habitudes un peu dissipées du jeune homme, car ni l'un ni l'autre ne semblait s'en inquiéter. Le justicier était toujours plongé dans sa lecture, Frantzia dans sa rêverie. Ce silence durait déjà depuis longtemps, quand l'honnête bailli, indigné sans doute de quelque épisode de cette affreuse guerre de Sept-Ans, où tant d'horreurs avaient été commises, jeta le livre sur la table par un mouvement de chagrin et de colère. Frantzia leva la tête:

du *Llyod*, à Crookhaven (Irlande), le récit déchirant que voici :

Le 4 février, le navire de commerce le *Cuba*, allant de Coquimbo à Mancea, arrivé à la hauteur de Mozen-Head, rencontra, à vingt milles, dans la direction du sud-ouest, un bâtiment naufragé qui était sur le point d'être submergé. Ce navire fut reconnu pour être la *Bona Dea*, de Liverpool, allant de ce port à Savannah. Tous les mâts étaient brisés. Les quelques hommes de l'équipage qui restaient étaient mourants de faim.

Depuis onze jours, ils étaient sans nourriture et sans eau. Pendant tout ce temps, ils ont eu, en outre, à souffrir du froid; aussi a-t-on cru sans peine aux détails qu'ils ont donnés sur les souffrances atroces qu'ils ont eu à endurer. Dans les deux jours qui avaient précédé cette rencontre, six hommes de l'équipage, au nombre desquels se trouvait le patron du navire, étaient morts. Le capitaine Orgas eut beaucoup de peine pour parvenir à retirer ces malheureux de leur navire et les transporter sur le sien. Quand on arriva auprès d'eux, on les trouva étendus sur le plancher, et dans un tel état d'affaiblissement qu'ils paraissaient plutôt morts que vivs. Une fois à bord du *Cuba*, on prodigua à ces malheureux tous les soins possibles. Mais, malgré cela, quatre d'entre eux n'ont pu recouvrer leurs forces et sont morts le lendemain. Les sept matelots qui ont survécu vont un peu mieux; on les a transportés à l'hôpital, où on ne désespère pas de les sauver.

D'après le Breton de Nantes, un ingénieur nommé Gally-Cazala, profitant des expériences faites sur le chemin de fer de Saint-Germain, pour élever par le vide les wagons jusqu'au haut de la butte du Pecq, a eu l'idée, en perfectionnant ce système, de l'appliquer à l'expédition générale des dépêches de la poste, de manière à obtenir une célérité presque égale à celle du télégraphe électrique et à transmettre, sans embarras et sans difficulté, tous les paquets que la poste aurait à faire parvenir à toutes les stations placées sur les lignes de fer. Voici comment cet ingénieur opérerait :

Des tubes en tôle de 15 à 20 centimètres de diamètre seraient vissés les uns aux autres et formeraient sur toute la ligne de fer une conduite près des rails, sur le côté de la voie. Des machines propres à faire le vide dans ces tubes seraient fixées aux stations principales, et quand l'administration des Postes aurait placé au départ, sous une forme appropriée à la circulation dans les tubes, ses paquets convenablement étiquetés, le vide se faisant au point de l'arrivée, les paquets seraient ainsi aspirés de Paris à Nantes, par exemple, dans quelques minutes; et les négociants, au lieu de recevoir par le fil électrique une dépêche écourtée, qu'il faut transcrire et remettre recevraient toutes leurs correspondances presque aussi rapidement que la dépêche du télégraphe.

M. Gally vient de se pourvoir d'un brevet d'invention, et les pourparlers, dit-on, doivent déjà avoir lieu pour des essais en grand. Une machine de la force d'un demi-cheval suffirait pour porter toutes les dépêches de la Poste de Paris à Sèvres, par exemple, c'est-à-dire, pour une distance d'un myriamètre environ.

Voici quelques détails assez curieux sur la décortication du blé en Algérie :

On fait tremper le grain pendant très peu de

temps, puis on le fait sécher au soleil. Des femmes le prennent ensuite, le frappent avec des pierres et des masses en bois, et, en le vanant, enfin parviennent à enlever facilement la pellicule qui enveloppe le grain.

Par ce moyen, qui réduit le déchet et le son à sa plus simple expression possible, on obtient un grand bénéfice; car, d'après des expériences citées et appuyées par les membres les plus importants de la Société impériale et centrale d'agriculture, du blé qui donnerait ordinairement 60 p. 0/0 de farine, rendrait, par cette méthode, 80 p. 0/0.

En France, les rayons solaires pourraient être remplacés par la chaleur artificielle.

A cette occasion, et au sein même de la Société, on a donné la description d'un appareil qui sert aussi en Amérique à décortiquer le blé. Il se compose d'un cylindre fixe entouré d'un cylindre en tôle percé de trous de dehors en dedans, de telle façon que, par un mouvement de va et vient imprimé à ce second cylindre, les aspérités de la tôle produisent un frottement suffisant pour enlever l'enveloppe du grain.

Au-dessus de l'appareil est une trémie qui reçoit le grain, dont la sortie est réglée au bas par une petite trappe qui s'ouvre et se ferme à volonté.

C'est un appareil semblable à ceux dont on se sert dans nos moulins pour nettoyer nos blés, avec cette seule différence qu'il est horizontal. (*Univers*).

Nous avons déjà parlé de l'ouvrage de M. Castren sur ses voyages en Laponie; voici les détails que nous lisons dans son livre sur la religion et les croyances des Samoyèdes.

Chez les Samoyèdes, les tabides sont les interprètes des volontés divines et les tabetsios les esprits supérieurs avec lesquels ils se mettent en rapport. Ces prêtres ne suivent pas les principes d'actions magnétiques, comme ceux d'Akkala, en Laponie; ils procèdent par des roulements de tambours, de grands cris et des gesticulations effrayantes. Les tabides doivent être jeunes, forts et vigoureusement constitués; ils se moquent de la vieillesse et raillent la décrépitude: ils doivent, comme les prêtres de Baal, se frapper d'armes acérées et savoir éviter les blessures. Peu de temps avant l'arrivée de M. Castren dans ce pays, un tabide prétendit résister aux balles de fusil. Il essuya plusieurs coups de feu sans attraper une blessure, mais enfin il fut tué roide par un Russe; ce qui causa une sensation profonde parmi la population indigène.

Le rang de tabide est héréditaire *Magus nascitur, non fit*; mais cependant il y a quelques exceptions, car un tambour, un cercle magique et un costume spécial sont les principales bases de cette puissance. Dans leur croyance, pour retrouver un renne perdu, le cercle doit être fait de poils de cet animal comme il doit être de cheveux humains quand il s'agit de savoir le sort d'un homme.

La croyance religieuse des Samoyèdes non convertis est fondée sur des phénomènes célestes et atmosphériques. Leur num ou dieu est le maître suprême du soleil, des étoiles, etc., etc.; l'arc-en-ciel est son manteau et le tonnerre sa voix; mais ils ne le considèrent pas comme leur chef moral. Les Samoyèdes ne croient pas aux récompenses ou aux punitions futures, ils ne croient même pas à une autre existence, mais ils craignent les châtements dans cette vie; le meurtre, selon eux, est toujours

puni par une mort violente, le vol par la perte d'un renne, etc., etc.; et ces croyances profondes les maintiennent dans le bien. L'abus des liqueurs fortes est considéré comme un péché, et cependant bien peu d'entr'eux savent résister à la tentation.

Outre le num, dieu invisible, et le tabetsio, esprit supérieur, visible seulement pour les prêtres, les Samoyèdes ont le habe ou dieu lare, un fétiche de bois ou de pierre qu'ils habillent de chiffons rouges, devant qui ils se prosternent et qu'ils consultent dans les occasions difficiles. De larges pierres ayant une apparence humaine presque informe sont, comme les seidas des Lapons, l'objet d'un culte très-répandu; elles se trouvent principalement dans l'île de Waygats. Pour donner plus de valeur à un serment, les Samoyèdes le font devant de petites statuètes en terre et en neige arrangées pour la circonstance; mais les serments les plus solennels, et auxquels aucun d'eux ne manque jamais, sont faits sur la tête d'un ours après avoir sacrifié un chien ou un renne. Aucune femme ne doit être présente à cette cérémonie pour qu'elle ait une valeur réelle.

(*Quarterly-Review*).

M^{me} GINGEOLLE, pédicure, à Tours, prévient qu'elle sera hôtel du *Belvédère*, à Saumur, les 2, 3 et 4 mars, qu'elle traitera, à l'hôtel ou à domicile, les personnes qui réclameront ses soins.

PERLES D'ÉTHÉR DU DOCTEUR CLERTAN, nouveau moyen d'administrer l'Éther, approuvé par l'Académie impériale de Médecine.

Les perles ont l'avantage de porter avec la plus grande facilité l'Éther, libre, pur, sans odeur, à doses fixes et parfaitement connues, jusque dans l'estomac, où elles se dissolvent très-prompement.

Les médecins ont constaté la puissance d'une seule *Perle d'Éther*, administrée soit dans une cuillerée de potion, soit dans une cuillerée d'eau, dans les cas où les autres préparations étherées ont été sans action appréciable, et notamment contre les migraines, les crampes d'estomac, les spasmes, et toutes les douleurs provenant d'une surexcitation nerveuse. *A Paris, rue Caumartin, 45.*

POUDRE DE ROGÉ pour préparer soi-même la Limonade purgative gazeuse à 50 grammes de citrate de magnésie. Cette limonade, approuvée par l'Académie impériale de médecine, est d'un goût très-agréable, et purge aussi bien que l'eau de sedlitz.

La *Poudre de Rogé*, pouvant se conserver indéfiniment, est d'un usage général, à bord des navires, dans les colonies et dans toutes les familles où l'on aime à avoir un purgatif en réserve, pour s'en servir au moment du besoin.

Elle ne se vend qu'en flacons enveloppés d'un papier orange; l'étiquette porte la signature de l'inventeur et l'empreinte de la médaille qui lui a été décernée par le gouvernement. *A Paris, rue Vivienne, 12.*

Les *Perles d'Éther* et la *Poudre de Rogé* se trouvent: *A Angers*, chez M. MÉNIÈRE, ph.; *Beaufort*, MOUSSU, ph.; *Châlons-sur-Loire*, GUY, ph.; *Châteauneuf-sur-Sarthe*, HOSSARD, ph.; *Cholet*, BONTEMPS, ph.; *Saumur*, BRIÈRE, ph.; *Saint-Florent-le-Vieil*, MAUSSION, ph. (656)

P. GODET, propriétaire-gérant.

Au nom de Dieu! mon père, qu'y a-t-il? demanda-t-elle d'une voix argentine qui adoucissait même la langue tudesque; vous paraîsez souffrant ou tout au moins irrité? A quoi pensez-vous?...

Mais avant qu'elle eût achevé cette question, le bailli avait repris sa sérénité ordinaire.

Honteux de s'être laissé emporter à un mouvement d'humeur en présence de sa fille, il sourit et avança tranquillement la main pour se verser un verre de bestekrug.

Rien, ce n'est rien, répondit-il; je pensais seulement, ma fille, que Breyhalm d'Halberstadt était inspiré de Dieu quand il inventa cette excellente bière; et aussi, continua-t-il en lançant un regard de rancune à son livre, que notre compatriote Bertold Schwartz était inspiré du diable quand il inventa la poudre à Go-lar...

Oui, oui, mon père, vous avez raison, répliqua Frantzia en soupirant, et Dieu le punit justement en le choisissant pour première victime de sa terrible découverte... Oui, Bertold Schwartz était le plus terrible ennemi de l'humanité quand il trouva ce redoutable moyen de destruction qui a couvert son propre pays de ruines et de sang, qui sans doute encore enlèvera bien des fils à leurs mères et...

Elle s'arrêta tout-à-coup.

Et bien des fiancés aux jeunes filles, ajouta le bailli avec un grand flegme; n'est-ce pas ce que tu voulais dire...

Frantzia rougit et se mit à disposer avec soin les feuilles et les fleurs de sa récolte botanique.

Hermann la regarda fixement pendant quelques minutes; puis déposant sa pipe fumante sur la table, il vint s'appuyer sur le dossier du siège de la jeune fille.

Petite, demanda-t-il en désignant une fleur que Frantzia étalait lentement sur le papier, quelle est cette jolie plante avec ces grandes cloches si blanches et si délicates? On dirait de ces élégants lierons qui s'entrelacent à l'aubépine, ou se balancent au soleil dans les charmilles de nos jardins? — Mon père, cette fleur est celle du vénérable stramonium... je l'ai recueillie dans un lieu solitaire, sur la terre noire d'une tourbière abandonnée. — A mon âge, dit le vieillard, il n'est plus permis de juger sur l'apparence... Eh bien, comment appelles-tu cette autre fleur aux mille petits calices de pourpre et d'azur? Elle ressemble à la fois au lilas printanier et au gracieux myosotis: tu as dû la trouver dans quelque vallée riante où chantaient les oiseaux, et j'aimerais à en voir un bouquet sur ton corsage quand tu vas au temple les jours de fête. — Vous ne savez pas ce que vous souhaitez, mon père, répliqua la jeune fille avec terreur en laissant tomber la fleur qu'elle tenait à la main, cette plante est la scabieuse, la fleur des veuves... je l'ai recueillie dans le cimetière en allant prier pour l'âme de notre pauvre Carl Blum!

Les intentions du justicier étaient toutes bienveillantes, et il n'avait d'autre but en adressant ces questions à

sa fille chérie, que de la distraire des idées sombres dont il la voyait obsédée; le fâcheux résultat de ses efforts parut le décourager.

Eh! mais, petite, reprit-il avec impatience, tu n'as donc rencontré aujourd'hui que des plantes de mauvais augure? — En effet, mon père, sur le Brocken, dans les vallées, partout, les fleurs lugubres, les signes funestes se sont multipliés sous mes pas... et votre vœu vient encore de compléter les tristes présages!

Le vieillard haussa les épaules et regagna sa place, comme s'il croyait de sa dignité ne pas donner une attention plus longue aux rêveries de sa fille. Mais Frantzia restait absorbée dans ses idées.

Qui donc est menacé par ces signes de malheur? murmura-t-elle à demi-voix; mon Dieu! faites que ce soit moi... moi seule!

En ce moment, un violon suspendu aux lambris de la salle, s'en détacha tout-à-coup, et tomba sur le carreau avec un bruit lugubre.

(*La suite au prochain numéro.*)

BOURSE DU 28 FÉVRIER.

4 1/2 p. 0/0 hausse 03 cent. — Fermé à 96 80.

5 p. 0/0 hausse 13 cent. — Fermé à 68 15.

BOURSE DU 1^{er} MARS.

4 1/2 p. 0/0 baisse 30 cent. — Fermé à 96 50.

3 p. 0/0 baisse 80 cent. — Fermé à 67 35.

Etude de M^e MAUBERT, huissier-audencier à Saumur.

VENTE

Par autorité de justice.

Le dimanche 5 mars 1854, à midi, dans l'ancien poste de la garde nationale, place de la Bilange, à Saumur, il sera, par le ministère de M^e PLEÉ, commissaire-priseur à Saumur, procédé à la vente aux enchères publiques d'un TRÈS-BEAU FUSIL de chasse à deux coups et à piston, canons Leclère, montures et batteries anglaises ayant des gravures dorées.

Ce fusil ne laisse rien à désirer. On paiera comptant. (104)

A LOUER

Présentement,

OU A DONNER A VIE,

UNE MAISON

Avec JARDIN,

Située sur les Récollets, faisant angle à la rue de l'Ermitage.

S'adresser à M^{me} V^o SOULARD-DELOUCHE, rue du Prêche. (747)

M^{lle} ROUSSE, marchande de blanc, rue du Puits-Neuf, prévient le public, que voulant se retirer du commerce, elle vend ses marchandises à prix de facture. (100)

MAISON

A LOUER OU A VENDRE

Située rue Bodin, n^o 8,

Appartenant au sieur BICHON-GASNAULT. (97)

A LOUER

Pour la St-Jean prochaine,

MAISON

Située rue Basse-St-Pierre,

Occupée par M^{me} CAVELIER, maîtresse de pension.

S'adresser à M. CHUDEAU, père.

MAISON

Avec cour, jardin, écurie et remise, située rue Saint-Nicolas, 85,

A LOUER

En totalité ou en deux parties, pour entrer en jouissance le 1^{er} octobre.

S'adresser à M. DAVID, entrepreneur, rue Courcouronne, n^o 15. (94)

ASSURANCES

ET

REPLACEMENTS MILITAIRES.

CLASSE DE 1853.

M. AUGUSTIN DUTOUR, agent d'affaires, à Angers, quai Ligny, 22, a l'honneur de prévenir les pères de famille qu'il continue toujours à assurer les jeunes gens contre les chances du tirage au sort, avant et après le tirage. La confiance qu'il a su mériter, depuis 8 années, lui fait espérer que les pères de famille voudront bien l'honorer de leur confiance.

Il donnera toutes les garanties désirables.

S'adresser à M. CHANLOUINEAU, propriétaire à Saumur, place Saint-Pierre, muni de ses pouvoirs. (43)

A VENDRE

UNE MAISON

Située à Saumur, rue de la Comédie.

Occupée par M. Buzard, avec le passage qui en dépend et est loué à M. Véron, pour l'usage du Grand-Café.

Elle est d'un revenu annuel de 1,050 francs.

S'adresser, pour traiter, à M^e POYNOT, notaire à Montreuil, ou à M^e LE BLAYE, notaire à Saumur. (74)

A VENDRE

Joli TILBURY à patentes.

S'adresser à M. BURY, docteur-médecin. (737)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

COMESTIBLES, FRUITS SECS DU MIDI,

Épiceries fines.

GROS ET DÉTAIL.

GATELIER, SALOMON ET C^{ie},

15, RUE BEAUREPAIRE, A SAUMUR.

MM. GATELIER, SALOMON et C^{ie} ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont joint à leur commerce de comestibles, fruits secs et épicerie fines en gros, un MAGASIN SPÉCIALEMENT CONSACRÉ A LA VENTE AU DÉTAIL.

Leur genre tout spécial d'affaires et le rapide écoulement de leurs marchandises, par suite de leurs expéditions en province, leur permettent d'offrir un choix très-varié d'articles de toutes provenances et toujours de première fraîcheur. (48)

EXPOSITIONS DE L'INDUSTRIE 1844-1847-1850 et 1851
MÉDAILLES DE BRONZE ET D'ARGENT

CHOCOLAT-LOUIT

USINE MODÈLE A VAPEUR
au Bouscat.

SUPÉRIORITÉ

DE GOUT, D'AROME ET DE QUALITÉ

MAISON ET ENTREPOT
à Bordeaux.

L'important débouché acquis, en France et à l'étranger, par le CHOCOLAT-LOUIT, attesté sa supériorité. L'usine modèle du Bouscat, où fonctionnent de puissantes machines perfectionnées par MM. LOUIT FRÈRES, permet d'obtenir une fabrication toujours supérieure et exempte du contact nuisible des mains de l'ouvrier. — La position exceptionnelle de la Maison Louit Frères et C^{ie}, dans le premier port de France pour l'arrivage des cacao et sucres des colonies les a puissamment aidés à résoudre le problème indiqué par les économistes, produire très-bien et à bon marché.

Le Chocolat Louit se vend chez tous les principaux Pharmaciens, Confiseurs et Épiciers.
SANTÉ FIN : 2 fr. le 1/2 kil. | SANTÉ SURFIN : 3 fr. le 1/2 kil.

BUREAUX A PARIS, RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 12.

Envoyer franco un Bon de Poste au nom de M. L. FAVRE, directeur.

ON S'ABONNE CHEZ LES LIBRAIRES, ET AU BUREAU DE L'ECHO SAUMUROIS.

4

FRANCS PAR AN POUR LA FRANCE.

MONITEUR DES CONNAISSANCES UTILES ET PRATIQUES,

JOURNAL MENSUEL DES DÉCOUVERTES, PROCÉDÉS ET RECETTES,

Contenant le Résumé de tout ce qui se publie en France et à l'étranger, de nouveau, d'applicable et d'utile.

Par la variété et le nombre des articles que publiera le *Moniteur*, il remplacera un Journal d'Agriculture, de Jardinage, d'Industrie manufacturière et commerciale, des Inventions, d'Hygiène, d'Economie domestique, de Médecine et Chirurgie domestiques, de Médecine vétérinaire, de Jurisprudence usuelle, de Compte-rendu de l'Académie des Sciences, etc.

Voici le sommaire des articles contenus en janvier :

Introduction. — Calendrier du Cultivateur. — Calendrier de l'Horticulteur. — Académie des Sciences. — Décomposition de l'air en gaz hydrogène pour remplacer la houille. — Distillation des légumes. — Moyen de découvrir le cuivre dans les eaux-de-vie. — Laminage de fer. — Règlement sur les Epizooties. De la Marne comme litère. — Maladie des Pommes de terre. — Quel est l'Animal qui paie le mieux son fourrage. — Travaux silvicoles. — Signalement des meilleures vaches laitières. — Jardin à légumes. — Greffe de la vigne. — Procédé contre l'Oidium. — Moyen de prévenir la Maladie de l'Echalotte. — Destruction instantanée des Limaces. — Glacière. — Composition pour coller les ustensiles. — Conservation des blés. — Pain de Betteraves. — Les Gaudes.

— Moyen de fabriquer les Vins factices pendant l'hiver.

Le second numéro, qui paraîtra dans ce mois, contiendra des articles sur la Médecine domestique, sur la Médecine vétérinaire, sur la Manière de distiller l'Eau-de-vie de Betterave; un Traité sur la culture, le Greffage et la Taille des Arbres fruitiers; Guide du Capitaliste et du Négociant, ou Tableau des intérêts d'un capital, calculé depuis 1 fr. jusqu'à 100,000 fr. par jour, par mois et par an; un Traité sur les Abeilles; Drainage; Guide et Renseignements certains sur les actions négociées à la Bourse, et dont on peut faire l'acquisition en toute sécurité.

Le *Moniteur* est publié le 25 de chaque mois, à dater de janvier 1854.

Chaque Livraison, composée de 32 pages in-8°, sera accompagnée d'un calendrier mensuel du Cultivateur, de l'Horticulteur, et d'un bulletin commercial pour les céréales, les eaux-de-vie, et les bestiaux sur les marchés de Foissy et de Sceaux.

Les Livraisons de l'année formeront un beau et fort vol. in-8°, avec une table.

Les 10,000 premiers Souscripteurs inscrits recevront une Carte de la Turquie.

1^{re} ÉDITION

Trois mois

16 fr.

L'ESTAFETTE

JOURNAL DES JOURNAUX.

21^e année.

2^e ÉDITION

Trois mois

8 fr.

L'ESTAFETTE reproduit le texte des articles les plus remarquables de toutes les feuilles politiques, le jour même de leur publication, et paraît à la même heure qu'elles. Réunissant en un seul cadre, dans son immense format, les articles importants des journaux de tous les partis, et présentant ainsi le tableau intéressant et animé de toutes les opinions, par la reproduction fidèle de leur propre langage, L'ESTAFETTE est la seule feuille qui puisse offrir à ses lecteurs un véritable cabinet de lecture à domicile.

L'ESTAFETTE publie deux éditions :

La première paraît tous les jours. — Par suite d'une organisation nouvelle, elle apporte régulièrement les actes officiels du *Moniteur*, les cours de la Bourse du jour, les nouvelles étrangères, etc., de dix à vingt-quatre heures (suivant les localités) avant les autres journaux de Paris.

Le prix de l'abonnement est de 5 fr. 50 c. pour un mois; — 16 fr. pour trois mois; — 31 fr. pour six mois; — 60 fr. pour un an.

La deuxième paraît trois fois par semaine, le mardi, le jeudi et le dimanche; elle contient un *Bulletin commercial*, donnant le cours de toutes les denrées sur les principaux marchés.

Le prix de l'abonnement est de 8 fr. pour trois mois; — 16 fr. pour six mois; — 30 fr. pour un an.

L'ESTAFETTE a commencé dans son feuilleton, le 1^{er} janvier, la publication

DES MÉMOIRES DE NINON DE L'ENCLOS,

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE PAR EUGÈNE DE MIRECOURT,

Précédé du SIÈCLE DE LOUIS XIV, Par MÉRY.

Le Journal est adressé gratuitement, comme essai, à toutes les personnes qui le demandent par lettres affranchies.

On s'abonne à Paris, rue Coq-Héron, 5, et à tous les bureaux de postes et de messageries.

Fu pour légalisation de la signature ci-contre
En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné